Des vies exceptionnellement ordinaires

par Anne de Mathan

Qu'est-ce que vivre la Révolution française ? Trois destinées au tournant des XVIIIe et XIXe siècles révèlent l'enthousiasme individuel face aux nouvelles normes sociales et politiques, mais aussi la difficulté de devenir citoyen et de le rester.

À propos de : Thomas Dodman, *Les volontaires. Roman familial de la Révolution française,* Paris, Seuil, 2025, 320 p., 24 € (ISBN : 9782021554106).

Thomas Dodman propose à un large public d'entrer en Révolution française par une histoire sensible et incarnée. Une correspondance active, de 1791 à 1797, lui permet de suivre les trajectoires biographiques de trois personnes sans lien de sang, qui font néanmoins famille, au tournant des XVIIIe et XIXe siècle : un soldat, Gabriel Noël, rejeton d'une noblesse déchue, écrit à sa marraine devenue sa mère adoptive, Élisabeth-Louise Dufresne. Cette femme de lettres, férue de pédagogie, peut-être sa mère biologique, vit seule de ses terres à Sommerwiller dans l'Est de la France. Les lettres du jeune homme s'adressent aussi à sa sœur de cœur qu'il finit par épouser, Charlotte de Visme, jeune héritière de la noblesse picarde, également recueillie par Élisabeth Dufresne, amie de sa mère morte sous les coups d'un mari violent.

Au cœur de ces trois vies « à la fois singulières et normales », l'historien, « dans les creux et les pleins des sources » (4e de couverture) – un millier de pages épistolaires qui dormaient dans un grenier, complétées par une quête documentaire minutieuse – tente de restituer ce dont la citoyenneté, l'école, le patriotisme, les rôles sociaux et

droits des femmes étaient le nom. Il entend rendre compte d'un sentiment de protagonisme – pour reprendre l'expression d'Haïm Burstin[1] afin de désigner le désir d'agir dans le présent – et du volontarisme d'un engagement révolutionnaire – par les armes ou la pédagogie – confrontés à la double épreuve des réalités et de la durée.

Une micro-histoire de l'acculturation révolutionnaire

Cinquante ans après la naissance de la *microstoria* italienne qui proposait, face à l'hégémonie de la macro-histoire des classes populaires saisies dans d'immenses monographies sur le temps long, de braquer une focale plus précise sur des objets nouveaux tels que les représentations ou l'agentivité politique observées à hauteur d'homme, par « en bas », Thomas Dodman propose un modèle d'enquête micro-historique.

Il n'oublie pas, tant s'en faut, la part manquante de cette correspondance, à savoir les lettres des deux femmes. Complétant sa documentation par une remarquable collecte archivistique – défrichée par les travaux d'Isabelle Roger-Noël[2], descendante du jeune soldat de 1792 – il s'attache à dessiner en creux leur silhouette, dans une « histoire de l'ombre » (p. 49). Après le retour à Sommerwiller et la fin de la correspondance de guerre, Gabriel Noël, élu maire de son village en 1803, ne laisse plus que des « mots fonctionnaires » pour reprendre la jolie formule d'Anouche Kunth. L'auteur sait toutefois en faire son miel, suivant la méthode de la recherche indiciaire chère à Carlo Ginzburg, afin de discerner « un bruissement lointain sous cette écriture plate, le murmure de vies qui s'agitent derrière les lignes et derrière les haies » (p. 40), en pratiquant une *arte povera* de l'archive pour « faire de ces témoignages bruts des récits quasi-ethnographiques » capables d'éclairer ces vies minuscules – des guillemets auraient rendu grâce à l'expression de l'écrivain Pierre Michon (p. 41).

Derrière ces trois personnages, il éclaire la richesse du contexte de leurs existences par « une autre histoire sociale de la Révolution et du premier XIXe siècle, en ton mineur » (p. 41), « attentive aux pratiques quotidiennes, les événements fortuits comme les points de bascule – par lequel un individu ordinaire devient un

[1] Haïm Burstin, *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013.
[2] Isabelle Roger-Noël, « La Révolution en milieu rural dans une famille adoptive : les Noël », thèse de doctorat, Michel Vovelle (dir.), Université Aix-Marseille, 1984 et « La Révolution vue aux frontières par un volontaires », *Revue Historique des armées*, n°164, 1986, p. 3-15.

protagoniste révolutionnaire » (p. 93). C'est aussi une histoire politique « à l'aune du quotidien, traversant l'intime, au plus près des sensibilités », fondée sur le postulat que « c'est là que se négocient les grands bouleversements de l'époque : dans la famille et les rapports de genre ; à l'école et à l'église ; sur des bulletins de vote ou du papier-monnaie ; au fond des champs, derrière le poulailler » (p. 12).

C'est donc sous des atours très actuels et séduisants, que se donne à lire l'observation d'une « radicalisation révolutionnaire » un peu surévaluée, dans la mesure où, se conjuguant à « un patriotisme guerrier », elle évolue vers une « dépolitisation autoritaire, terreau du bonapartisme et des partisans de l'ordre » (p. 12) mais permet de répondre à de grandes questions : « comment sort-on de la Révolution ? Que reste-t-il des Lumières à leur crépuscule ? » (p. 283).

Un historien à sa table de travail

La manière développée par Thomas Dodman de faire de l'histoire s'avère très marquée par l'héritage du *linguistic turn*. Ce courant historiographique venu d'outre-Atlantique dans les années 1970 a modifié le regard posé sur les archives – considérées non plus comme une simple fenêtre sur le passé, mais une construction discursive révélant des représentations socialement ancrées – et sur l'histoire – un récit supposant une mise en intrigue et un regard réflexif sur le discours historique, lui-même pensé comme représentation. Le sous-titre de l'ouvrage, *Roman familial de la Révolution française*, réfère au livre éponyme de l'historienne américaine Lynn Hunt, publié en 1992 et traduit en français en 1995. Cet essai relevait le pari audacieux d'appliquer à l'histoire de la Révolution française la grille de lecture freudienne du tabou de l'inceste et du meurtre du père, afin d'analyser l'inconscient collectif des révolutionnaires et d'explorer l'hypothèse que cette bande de frères, en exécutant Louis XVI et Marie-Antoinette, aurait voulu détruire le symbole du pouvoir patriarcal et promouvoir l'égalité démocratique, tout en contenant les dangers de l'irruption incontrôlée des femmes dans l'espace public.

Dans un livre dont les premières lignes apparaissent emblématiques d'une histoire qui s'assume comme récit et revendique sa dimension narrative – « c'est l'histoire de trois personnages de roman » – l'auteur fixe les règles du jeu. Il déploie son enquête en séquences courtes autour de thématiques transversales – « devenir soldat », « les bons sans-culottes », « la fête » – en 32 chapitres focalisés sur une archive

dont des fragments photographiques sont greffés au texte – autant d'images pour « réenchanter le passé » (p. 17).

Il ne s'agit donc pas d'une biographie classique, mais enrichie par un braconnage interdisciplinaire, et prenant en considération la critique sociologique sur les écueils d'une conception simpliste de l'identité, la représentation chimérique des acteurs historiques comme des êtres obéissant à une rationalité absolue, ou encore l'artifice d'une linéarité rétrospective dans la trajectoire des personnes, comme l'explique l'auteur : « Ce livre voudrait rendre compte du tâtonnement constant qu'est l'enquête historienne […] en restituant la nature parcellaire du corpus des sources par une structure fragmentaire du récit. Un roman sentimental revu en récit moderniste en somme […] [afin de] nous détourner des écueils de l'illusion biographique, c'est-à-dire d'une vision téléologique de la vie comme étant linéaire et cohérente. Au contraire, nous voudrions saisir l'expérience souvent décousue du vécu, par le foisonnement des sentiments et le feuilletage des déterminations qui font de nous ce que nous sommes » (p. 13).

L'essai se lit donc comme un roman, servi par une plume talentueuse, sobre mais élégante, jalonnée d'expressions heureuses comme autant de pépites qui font de cette lecture un bonheur, même si l'emprunt de certaines citations pourrait être signalé par des guillemets : l'image de la Révolution qui, comme Saturne, se met à dévorer ses enfants (p. 150) est par exemple du girondin Vergniaud dans un discours du 13 mars 1793. De menues erreurs de vocabulaire – les « semences » (p. 180) ne sont pas les semailles ; les vaches ne sont alors pas « inséminées » (p. 203) mais saillies – sont à mille lieues d'invalider l'intérêt du portrait impressionniste de cette famille élective.

De la difficulté d'être un bon citoyen

Au-delà du regard réflexif sur l'historien au travail et du soin apporté à la mise en récit, la question que pose ce livre concerne les fruits de sa récolte et la valeur d'exemplarité de ces trois parcours relevant de « l'exceptionnel normal » cher à Edoardo Grendi[3].

[3] Edoardo Grendi, « Micro-analyse et histoire sociale », *Écrire l'histoire* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 20 novembre 2026.

L'ouvrage met en lumière l'incomplétude de la modification des normes sociales en Révolution. Le jeune Gabriel Noël à l'armée se veut d'abord un soldat modèle, épris d'égalité : par modestie, il cache son état d'étudiant et se déclare « marquaire », une sorte de berger-fromager des montagnes. Il refuse la chambre particulière que lui propose le lieutenant-colonel, ami de la famille qui l'emploie comme secrétaire. Il remplit lui-même ses tâches d'intendance sans payer quelqu'un pour les faire à sa place, comme cela se faisait parfois. Thomas Dodman y voit fort justement un exemple de « reverse passing », c'est-à-dire le fait pour une personne venue d'un groupe social dominant ou privilégié, d'être reconnue comme appartenant à des groupes moins considérés, comme l'ont fait les « établis » au XXe siècle : quelques milliers d'intellectuels d'extrême gauche ont renoncé à leurs carrières universitaires pour s'employer comme ouvriers spécialisés dans les grandes usines françaises.

La révolution consiste aussi pour Gabriel Noël à s'arracher à son propre passé, en cohérence avec ce qu'il veut être, à savoir un citoyen dans une société d'égaux. Dans cette phase de resectorialisation, pour reprendre l'expression de Michel Dobry dans sa *Sociologie des crises politiques* (2009) que Thomas Dodman n'utilise pas, Gabriel Noël se comporte en « mutant dans un monde où les transformations se succèdent plus vite que ne sèche l'encre des décrets, mais mettent longtemps pour s'imprimer dans la mémoire des corps » (p. 85). En effet, après l'expérience du camp, du feu et du dépaysement, ce transfuge qui a honte de ses origines nobiliaires, mais aussi rurales, et méprise ses parents biologiques pour leurs mœurs paysannes tout en se voulant bon sans-culotte, accepte le patronage d'Élisabeth Dufresne, un grade de sous-lieutenant d'un régiment de dragons, et refuse désormais de partager sa chambre. Thomas Dodman ne se garde pas toujours du jugement de valeur. Ainsi, on lit que « le masque du marquaire ne survit pas à son accès de nostalgie et tombe en mars 1793 » (p. 117), suggérant implicitement que son entichement démocratique n'aurait été qu'une passade provisoire, ce que l'auteur confirme plus loin : « sa radicalisation politique est l'affaire d'une saison » (p. 189). Plus tard, dans son nouveau poste d'aide de camp du général de division Dubois, Gabriel Noël se commande un bel habit, ce qui lui vaut une raillerie de la part de Charlotte de Vismes qui le traite de « muscadin ». Thomas Dodman guide bien, à cette occasion, le lecteur non spécialiste dans la langue de l'époque : « Là, ça fait mal. Les muscadins, ce sont des dandys élégants et parfumés, les ennemis jurés des sans-culottes et des montagnards ».

Un désenchantement politique

Thomas Dodman explique les contradictions du jeune homme dans ses lettres, qui « montrent toute la difficulté qu'il éprouve à devoir se réinventer à la volée, à se défaire d'habitudes et d'orientations inconscientes par sa seule volonté. Les passés incorporés dérivent lentement, maintiennent une emprise sournoise sur les corps et les esprits, freinent et enlisent les transformations que les décrets révolutionnaires proclament du jour au lendemain » (p. 33). Au cœur d'un passage sur le désenchantement politique de son protagoniste, le portrait de son héros perd en complexité. Les contradictions du jeune Noël auraient mérité d'être davantage soulignées entre la dénonciation de la violence, et l'approbation de la répression militaire des « fanatiques » de la Vendée, ou encore celle de l'exécution des robespierristes en Thermidor. De même, la valse-hésitation à propos des Girondins dont Gabriel Noël regrette la disgrâce en 1793 après avoir déploré leur nomination au ministère l'année précédente, ou encore le peu de sympathie pour l'« hypocrite Pétion », maire de Paris, et en même temps, pour les Montagnards et la « canaille » des sections selon ses termes éloquents, mériteraient d'être notées. Ces paradoxes prouvent en effet la difficulté à se faire une idée stable et cohérente de l'actualité politique, et l'illustration de la plasticité des représentations en révolution, notamment celles du peuple.

Quelques analyses tiennent de la surinterprétation : il semble difficile de tenir le cadeau d'un cheval offert par Mme Dufresne pour compenser la perte du fidèle Coco comme une dot révolutionnaire, dans la mesure où l'engagement militaire n'est pas très compatible avec l'établissement matrimonial, et le cheval, autrefois réservé à ceux des soldats qui avaient les moyens de l'acquérir et de l'entretenir, peu conforme à idéal démocratique du soldat de l'an II combattant à pied et à la baïonnette.

La mise en récit ne parvient pas toujours à faire l'économie de la tentation téléologique. Ainsi est décrit l'état psychologique de l'épistolier qui ressort de la guerre avec un « habitus clivé » : « son intime s'est tissé à la façon d'un patchwork, un assemblage de motifs dont l'unité est difficile à saisir, mais parmi lesquels on commence à discerner les composants d'un nouveau statut et horizon professionnel : celui de maire de village » (p. 155-156). Ce travers resurgit à propos des désillusions du jeune Noël face à ce que ce dernier nomme des « politiqueries », et de la vogue « d'un esprit martial qui prend le dessus et portera bientôt un général, sauveur de la patrie, au pouvoir » (p. 195), fût-ce à la transition d'un chapitre.

Ces peccadilles n'ôtent rien au charme puissant de cette histoire sensible, qui montre l'historien à sa table de travail, ose poser des questions sans réponse – « à quel point la guerre a-t-elle abîmé Gabriel intérieurement ? Nous ne le saurons pas » (p. 140) – et propose, par le récit de la vie de ses trois personnages exceptionnellement normaux, une synthèse historiographiquement à jour de ce que put signifier vivre la Révolution. Ce livre stimule la méditation sur les parallèles auxquels l'on ne manquera pas de songer, en toute conscience du risque de l'anachronisme, sur le sens du vivre ensemble, les dangers de la dépolitisation et de la brutalisation des sociétés d'hier et d'aujourd'hui.

Publié dans laviedesidees.fr, le 23 novembre 2026.